

BERTRAND MEYER-STABLEY

Oona Chaplin



L'ÉPOUSE DE CHARLOT

Extrait de la publication *Pygmalion*

Oona Chaplin

Charlie Chaplin a cinquante-quatre ans lorsqu'il épouse, le 16 juin 1943, Oona O'Neill, âgée d'à peine dix-huit ans, fille du dramaturge et prix Nobel Eugene O'Neill qui la déshérite tandis que la presse traite Charlot de Barbe-Bleue. Or, après trois mariages malheureux, celui-ci a enfin trouvé la femme-enfant qu'il avait toujours recherchée et le bonheur vainement poursuivi. Sacrifiant sa carrière prometteuse de comédienne, Oona se consacre exclusivement au bien-être de son époux, lui apportant paix et stabilité. Ils ont huit enfants et connaissent trente-quatre ans d'harmonie malgré l'exil en Suisse, les déceptions professionnelles et les épreuves.

Qui était donc celle qui vécut dans l'ombre de Chaplin alors que ses photos emplissaient les magazines *people* de l'époque ? Quelles relations entretint-elle avec ses enfants ? Quelles furent ses passions secrètes et ses vrais amis ? Quelle place garda dans son cœur J. D. Salinger, son premier *boy-friend* ? Quel fut le jeu d'Orson Welles, son *cicerone* à Hollywood ? Quels rôles eurent vraiment Ryan O'Neal et David Bowie dans ses années de veuvage ? Et quelle sorte de lien l'unit pendant une grande partie de sa vie à Truman Capote ? Grâce aux témoignages inédits de plusieurs de ses enfants, Bertrand Meyer-Stabley répond à ces questions et nous restitue le parcours étonnant d'une muse, fille et épouse de génies. Mais son livre est aussi le portrait d'un clan, des destinées éparpillées des huit enfants Chaplin, le singulier tableau d'une étonnante fratrie.

« Bertrand Meyer-Stabley : un orfèvre en matière de biographie », a écrit Edmonde Charles-Roux. Longtemps journaliste à Elle, il a publié chez Pygmalion de nombreuses biographies consacrées aux mythes féminins du XX^e siècle, traduites en plusieurs langues.

Pygmalion

Extrait de la publication

OONA CHAPLIN

DU MÊME AUTEUR

ALBUMS

Nadar, Encre.

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel.

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions.

BIOGRAPHIES

Grace, Librairie Académique Perrin.

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin.

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin.

Les Monaco, Plon.

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette.

Charles, portrait d'un prince, Hachette.

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (prix des Trois-Couronnes).

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin.

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin.

Edwina Mountbatten, Bartillat.

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion.

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin.

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion.

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion.

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion.

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion.

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion.

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion.

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion.

Noureev, Payot.

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion.

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion.

La Véritable Elizabeth Taylor, Pygmalion.

Juan Carlos et Sophie, Payot.

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion.

James Dean, Payot.

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion.

La Véritable Gala Dali, Pygmalion.

Sir Elton John, Payot.

La Véritable Diana, Pygmalion.

La Véritable Maria Callas, Pygmalion.

Première Dame, Bartillat.

L'Impératrice indomptée : Sissi, Pygmalion.

La Véritable Ava Gardner, Pygmalion.

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion.

La Comtesse Tolstoï, Payot.

BERTRAND MEYER-STABLEY

OONA CHAPLIN



Pygmalion

*À quelques exceptions près, nous n'avons pas voulu alourdir le présent texte
en multipliant les références d'articles cités et d'autres sources.
Pour tout renseignement précis, le lecteur contactera directement
Bertrand Meyer-Stabley : bertrand.meyer239@orange.fr*

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0500-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Elle est vêtue simplement, mais avec un goût très sûr. Coiffure soignée, yeux mordorés. Sa voix, douce et agréable, se teinte, lorsqu'elle est gaie, d'intonations presque irlandaises. On est attiré, surtout, par son charme simple, sans affectation, un charme de pensionnaire, jeune et timide, qu'elle n'a jamais perdu. Quelque chose comme une innocence innée, que le monde n'a pu entamer »

Eugene O'Neill
Long Voyage vers la nuit

INTRODUCTION

« **A**VEC OONA, SEULS LES GÉNIES PEUVENT S'ALIGNER ! », ironisa un jour son ami Truman Capote. Et l'écrivain américain de dresser la liste des monstres sacrés qui marquèrent la vie de la jeune femme : son redoutable père Eugene O'Neill (prix Nobel de littérature), son mystérieux premier boy-friend J. D. Salinger, son fabuleux cicerone à Hollywood, Orson Welles, et, enfin, le grand et unique amour de sa vie : le légendaire Charlie Chaplin.

Il n'y eut jamais rien de banal dans le destin romanesque de celle qui devint Lady Chaplin. Sa beauté, sa grâce, son lumineux sourire et le savant mystère qu'elle entretenait, malgré elle, du fait de sa timidité fascinèrent nombre de ses contemporains. Oona refusa obstinément de faire du cinéma et fut la muse inspiratrice, la tempérance et le calme dans la vie de son bouillonnant mari. Les couvertures des magazines du monde entier les immortalisèrent dans leur éden suisse à la tête d'une étonnante fratrie de huit héritiers qui se révélèrent parfois de vrais enfants terribles.

Oona fut donc « l'administrateur général » du merveilleux grand cirque permanent et insouciant dont la famille Chaplin offrit l'image. Dans sa roulotte fastueuse, Charlot inventait des farces

OONA CHAPLIN

douces-amères et, dehors, une fée en pull-over et jupe de tweed écartait les embûches, prévoyait les orages, préparait l'étape du soir. Quand on lui demandait son nom, elle montrait du doigt la roulotte et disait simplement : « C'est lui qui compte ; je ne suis que sa femme... »

Leur bonheur dura trente-quatre ans, malgré l'exil, les déceptions professionnelles et les épreuves. Après la mort de son mari, Oona, femme inconsolable, affronta seule son destin et se réfugia dans l'alcool dans la plus pure tradition O'Neill : quatorze longues années d'errance et de solitude avant de disparaître le 27 septembre 1991 et de rejoindre pour l'éternité celui qui lui avait tout donné et à qui elle s'était entièrement dévouée.

I

LES O'NEILL

TOUTE SA VIE, OONA¹ SERA TRÈS FIÈRE de ses origines celtiques et de son prénom aux consonances si gaéliques. C'est l'écrivain dublinois, James Stephens, l'auteur de *Deirdre*, qui a soufflé à son ami O'Neill l'idée de ce nom de baptême à deux syllabes qui signifie « unité² ». Le dramaturge revendiquera toujours sa souche irlandaise et sera conscient de son empreinte sur sa personnalité, écrivant même : « Une des choses qui en dit le plus sur moi est que je suis irlandais. » Sans doute a-t-il hérité de ce pays un mélange de violence et de tendresse, de mysticisme et d'anarchisme, d'égoïsme et de générosité, d'un goût pour la solitude, tempérée par l'amour de la vie.

1. Prononcez phonétiquement « Ouna ». Rondeur des lettres, douceur du timbre, couleur exotique, c'est un prénom assez voluptueux. Charlie Jr. disait : « Ce nom évoque un souffle de printemps car il est aussi éthéré, aussi charmant que la jeune fille qui le porte. »

2. En fait Oona a deux origines. Ce serait une version gaélique du latin *una* : unique. Il s'agirait aussi d'une variation de *oonagh* qui signifie agneau. D'où l'idée avancée par certains biographes qu'O'Neill l'ait choisi comme la version *irish* du prénom de sa femme, Agnès. Mais Joséphine Chaplin écarte totalement cette théorie. À noter que dans les légendes celtiques, *Una* est la reine des fées.

Sur l'île, ses grands-parents, Mary et Edward O'Neil, sont des paysans. Ils cultivent des céréales et élèvent du bétail – ce qui permet tout juste de payer la rente au *landlord*. La vie est rude, l'île retranchée du monde et, sur ce sol pauvre, on voit des paysans moissonner, la faucille à la main. Le vrai visage de l'Irlande est là : l'héroïsme quotidien, l'obstination, le courage. Du courage ? Il en faut plus que jamais en ces années-là. En 1845, la famine, fidèle compagne du paysan irlandais, est de retour. La pauvreté du sol, l'archaïsme de la production, de mauvaises récoltes et la maladie de la pomme de terre amènent des temps tragiques. On meurt dans les champs, dans les fermes, dans les *glens* et sur les montagnes. On assiste alors à une fuite éperdue devant la faim, la maladie, les fièvres, la mort lente. L'émigration apparaît comme l'unique salut.

Avec leurs trois garçons, dont James, le petit dernier né à Killenny en 1846, la famille s'embarque en 1847, à bord d'un « cercueil flottant » pour l'Amérique. La famille O'Neil laisse derrière elle un pays ravagé par le typhus et dont la vocation semble être le malheur. Nombre d'Irlandais trouvent la mort avant d'atteindre les États-Unis. La phrase célèbre d'un commissaire à l'émigration n'est en rien exagérée : « Si l'on pouvait dresser des croix sur l'eau, la route des émigrants à travers l'Atlantique serait un immense cimetière. »

La famille, qui va s'agrandir de l'arrivée de cinq filles, s'installe d'abord à Buffalo, puis élit domicile à Cincinnati dans l'Ohio. C'est alors qu'un second « l » vient s'ajouter à leur nom O'Neil (« champion » en gaélique), sans doute pour se différencier d'autres Irlandais partis comme eux à la conquête du Nouveau Monde. Car dans cette Amérique bouillonnante des années 1850, la compétition est rude. La ténacité ne suffit pas et James, le cadet des trois enfants, doit travailler dès dix ans. Il choisit, par pur hasard, les coulisses des théâtres et fait office de machiniste, coursier, jeune homme à tout faire. Le grand-père de Oona développe ainsi une vocation théâtrale qui le fera bientôt passer des coulisses à la scène.

En juin 1877, James O'Neill épouse une Irlandaise, Mary Ellen Quinlan¹. Un vrai scandale vient marquer cette union. Dans la plus pure tradition américaine de l'esclandre – chaplinesque,

1. Ses proches l'appelèrent le plus souvent « Ella » ou « Ellen », mais Eugene O'Neill avait une préférence pour « Mary » et c'est bien avec ce prénom qu'il la mit en scène dans sa pièce-phare : *Long Voyage vers la nuit*.

pourrions-

nous presque ajouter – une mystérieuse Netty Walsh sort de l'ombre et, à grand fracas, accuse le marié de bigamie, exigeant l'annulation de ce mariage. Une bien sombre affaire qui semble donner raison à la mère de Mary qui a toujours eu beaucoup de réticence à laisser sa fille épouser un acteur, même bon Irlandais catholique¹. Netty Walsh prétend même être la première femme de James et traîne le nouveau marié devant les tribunaux. Faute de preuve tangible, elle sera déboutée. Mais l'histoire, comme pour Chaplin, connaîtra un rebondissement inédit avec l'entrée en scène, en mars 1897, de celui qui se prétendra l'enfant illégitime de James ; un certain Alfred Hamilton. Ce dernier attaquera en justice son supposé père et obtiendra 20 000 dollars de dommages et intérêts, sans que James ne le reconnaisse jamais. Après tant de coups de théâtre, James et Mary Ellen se lancent à corps perdu dans une carrière artistique, connaissant des débuts chaotiques dans un pays sans véritable tradition théâtrale.

L'art dramatique, en effet, a connu jusqu'alors de grandes vicissitudes aux États-Unis. La première pièce représentée sur le sol américain fut une pièce française. En 1606, elle fut jouée dans notre langue à Port-Royal, une ville d'Acadie, devant des colons originaires de notre pays. Cinquante ans plus tard, une seconde représentation théâtrale est donnée dans l'État de Virginie. Elle conduit tout droit ses organisateurs en prison. On leur reproche d'avoir encouragé le vice et flatté la débauche. Durant tout le XVIII^e siècle, le théâtre doit continuer à affronter les foudres des puritains. Un célèbre acteur anglais, Douglas, ne peut jouer à New York *Othello* qu'affublé du sous-titre de « dialogue moral ». Mais, en 1774, le Congrès vote une résolution interdisant « les courses de chevaux, les jeux de hasard, les combats de coqs et les pièces de théâtre ». Ce n'est qu'au lendemain de la guerre d'Indépendance que l'art dramatique peut enfin s'exprimer avec une certaine liberté. Mais des raisons commerciales vont alors le reléguer à un rang inférieur. Au XIX^e siècle, le théâtre américain devient une industrie semblable à toutes les industries, soumise aux mêmes lois du succès et de la réussite. Et un critique anglais, Sydney Smith, peut écrire alors : « Existe-t-il sur notre planète quelqu'un d'assez fou pour souhaiter voir une pièce américaine ? »

1. Ghyslain Lévy, *Eugene O'Neill ou l'Inconvenance de vivre*, Anthropos.

L'existence des grands-parents d'Oona au sein d'une troupe d'art dramatique n'est donc guère facile. Mais le ménage semble heureux. Un premier garçon, James, naît en 1878, suivi cinq ans plus tard d'un autre fils, Edmund. Mais la tragédie vient déjà frapper à la porte des O'Neill. Le 4 mars 1885, le petit Edmund, gardé par sa grand-mère maternelle, décède de la rougeole¹, tandis que ses parents sont en tournée. Mary Ellen se reprochera toujours son absence et sombre dans la dépression. Heureusement, elle tombe enceinte deux ans plus tard et se raccroche désespérément à cette grossesse salvatrice. Le 16 octobre 1888, dans une petite pension au coin de Broadway et de la 43^e Rue, vient au monde un troisième fils : Eugene Gladstone O'Neill. Toute l'enfance d'Eugene O'Neill aura d'ailleurs pour cadre des chambres d'hôtel. Dans quelle ville ? Eugene n'en sait rien. Chaque soir, au hasard des tournées théâtrales, ses parents en changent. Un bruit de lavabo l'a réveillé. Son père se démaquille et, en même temps, il parle avec cette belle voix tragique qui ravit les salles de spectacle mais qui, dans les hôtels, irrite les voisins, passé minuit. On frappe contre le mur. James O'Neill n'en a cure. Il continue sur le même ton à discuter avec sa femme. L'alcool bu après la représentation les a mis en verve. Une fois de plus, James se lamente. Il a raté sa carrière. Il a gâché son talent. Il était né pour jouer les grands rôles de Shakespeare, Hamlet ou Othello, et il ne joue à longueur d'année, à travers toute l'Amérique, qu'un unique mélodrame : *Le Comte de Monte-Cristo*, tiré du roman d'Alexandre Dumas (il jouera cette pièce 5678 fois !). Certes, ce rôle, chaque soir, lui procure un triomphe. Il ne joue pas, il est vraiment Edmond Dantès, l'évadé du château d'If, car il est devenu ce justicier, à la ville comme à la scène. Mais est-ce là la réussite qu'il espérait ? Aux imprécations du père succèdent les gémissements de la mère. Au fond de son lit, le petit Eugene se bouche les oreilles afin de ne plus entendre l'éternelle dispute. Et une phrase martèle ses tempes :

1. L'impossibilité pour Mary de mettre en cause sa propre mère dans cet événement catastrophe s'exprimera quelques années plus tard sous la forme d'une remarquable dénégation, lorsque Mary fera cette confidence à Agnès Boulton, la mère d'Oona : « Je voulais avoir une fille... j'ai eu trois garçons... Un d'eux est mort à un an et demi. C'était de ma faute... Il ne serait pas mort si je ne l'avais pas laissé... Nous avions une bonne nurse, une très bonne nurse, et James désirait tant que je parte avec lui en tournée. » Comme le remarque le psychanalyste Ghyslain Lévy : « Curieux effacement que constitue cette confidence quand on sait que la "nurse" était en vérité la propre mère de Mary à laquelle les enfants avaient été confiés... »

« Toi, tu ne dois pas rater ta vie. Toi, tu ne dois pas rater ta vie ! » Dans sa jeune enfance, Eugene est constamment « accaparé » par sa mère qui veut continuellement le surveiller, de peur de reproduire avec lui l'erreur qui fut fatale à Edmund. Même lorsqu'elle est en scène, l'enfant chéri reste à deux pas, dans la loge la plus proche. Elle le dévore des yeux, écoute ses moindres gémissements, surveille tous ses faits et gestes.

Eugene a donc d'abord la vie des enfants d'acteur : la perpétuelle errance, l'alternance de tournées et de périodes de repos dans leur maison, *The Monte-Cristo Cottage*, à New-London (Connecticut) où il retrouve la mer avec une joie constante. Son frère aîné, Jamie, n'est que trop disposé à prendre en charge son cadet. Eugene semble s'accommoder de cette vie étrange qui ne le prive ni de la tendresse de sa mère ni de la présence écrasante d'un père haï et admiré tout à la fois. Mais les séparations rendues nécessaires par les études vont être ressenties comme autant de trahisons dont il rendra son père responsable, car c'est bien James O'Neill qui décide de l'envoyer en pension. Mary Ellen, elle, est partagée entre la possibilité rassurante de confier son fils chéri à des prêtres et le besoin de s'adonner en cachette à la morphine, dont elle use et abuse depuis un cancer du sein.

À sept ans, Eugene est envoyé dans une école religieuse de New York, Mount Saint-Vincent, et, de ce jour, date son entrée dans la vie des « mauvais garçons ». Il est d'emblée le plus discipliné des enfants. Toute sa vie, O'Neill évoquera ses années de pension comme une expérience traumatisante, comme un vrai déchirement et tous ses biographes insisteront alors sur le développement de la haine contre son père. En 1902, on l'envoie à la Betts Academy de Stamford, d'où il sortira diplômé en 1906, prêt à rentrer en faculté, sans savoir trop vers quelle discipline s'orienter. En 1904, il vient d'atteindre ses seize ans, quand sa mère, en état de manque, tente de se jeter du haut d'un pont. Désormais, il ne lui est plus possible d'ignorer la toxicomanie de Mary Ellen. C'est pour lui la pire des trahisons. Sans doute cache-t-il derrière le masque de Pan son visage d'adolescent malheureux ? Les années passent mais ne lui apportent pas la sagesse. En 1909, l'université de Princeton organise un banquet afin de fêter ses diplômés. Le jeune Eugene s'enivre à la bière, brise une verrière à coups de briques. On le chasse. C'est alors qu'il rencontre Earl C. Stevens, un ingénieur des mines. Un soir d'ivresse, ils parlent du Honduras. Leur imagination

aussitôt s'enflamme. À l'aube, ils décident de partir pour ce pays de rêve à la recherche d'or. Les fraîcheurs du matin ne les dégrisent pas et, en octobre 1909, une expédition Stevens-O'Neill s'enfonce dans les profondeurs inextricables de la jungle du Honduras.

Ni Stevens ni O'Neill n'ont la moindre expérience de cette sorte de vie. Durant cinq mois, au prix d'efforts inimaginables, ils doivent lutter pour échapper à l'emprise de cette forêt hostile à l'homme. Pour ne pas périr de faim, il leur faut manger la viande noire et gluante des singes. Leur régal est parfois de pouvoir dévorer la chair d'un serpent. Affaiblis par les fièvres, vaincus par la malaria, il leur est impossible de découvrir la moindre trace d'or. Revenus en Amérique, Stevens renonce à l'aventure et devient violoniste dans un orchestre de brasserie. O'Neill, lui, n'est pas encore découragé. Il trouve cependant le temps d'épouser, le 2 octobre 1909, Kathleen Jenkin¹, qui lui donne un fils, Eugene Gladstone O'Neill Jr. le 5 mai 1910. Mais à vingt et un ans, la vie de famille ne lui sied guère. Le couple divorce peu après et Kathleen épouse bientôt un certain George Pitt-Smith (un comptable de New York) qui élève le petit garçon comme son propre enfant. Eugene O'Neill peut reprendre ses rêves d'aventurier.

Une nuit, il se promène sur les quais à Boston. Il s'approche d'un bateau norvégien. À la lueur des fanaux, il aperçoit deux marins qui fument leur pipe. « Où allez-vous ? », demande Eugene. Les matelots répondent : « À Buenos Aires ». Ces mots font l'effet d'une décharge électrique dans le cerveau d'Eugene O'Neill. Une heure plus tard, en manches de chemise, il lave le pont du bateau et le mois suivant, il hisse les voiles au beau milieu de l'océan. Il devient marin sur un caboteur. En 1911, O'Neill est de retour à New York. Son lieu de prédilection devient un bar dénommé *Chez Jimmy le Prêtre*. Ce n'est pas la beauté de l'endroit qui l'attire. À coup sûr, c'est un des cafés les plus sinistres de la ville. Quant à sa clientèle, elle n'a rien non plus de séduisant. Elle est composée de mendiants et de matelots en rupture de contrat. Mais pour le prix d'un demi de bière, le patron autorise ses clients à poser leur tête

1. Eugene O'Neill l'épousa dans le plus grand secret, au grand dam de son père qui soupçonnait la jeune fille d'en vouloir à son argent. Il falsifia même son âge en déclarant qu'il avait vingt-deux ans (il n'avait pas encore atteint la majorité légale pour se passer de l'autorisation paternelle). James exigea qu'on étouffe l'affaire et trouva judicieux que son fils s'éloigne des États-Unis pour fuir sa paternité.

sur le comptoir de bois et à dormir pendant une heure. Cette misérable existence délabre la santé de O'Neill et, à vingt-quatre ans, il doit être hospitalisé dans un sanatorium. Il est tuberculeux.

À la même époque, tout son univers familial semble s'écrouler. Dans un accès d'éthylisme, James O'Neill décide d'abandonner son fameux rôle fétiche d'Edmond Dantès. Mary, plus que jamais dépendante à la morphine, multiplie les cures de désintoxication et Jamie, tout aussi suicidaire, arrive souvent totalement saoul sur scène pour tenter de jouer. Pris par sa tuberculose pulmonaire, Eugene semble impuissant face au naufrage des siens.

Parfaitement désœuvré, voyant sa vie d'aventures à jamais terminée, c'est alors qu'il commence à écrire. En six mois, il compose onze pièces en un acte. De retour au sein du clan familial, Eugene O'Neill n'est guère le bienvenu. Son père est de méchante humeur. Il erre à travers la maison à la recherche des lampes électriques inutilement allumées. Malgré une petite fortune que lui a procurée son rôle d'Edmond Dantès, une sordide avarice le torture. Il enrage d'avoir eu à dépenser tant d'argent pour soigner Eugene et cette phtisie qu'il a longtemps niée et plaisantée.

Eugene va avoir vingt-quatre ans et qu'a-t-il fait de bon ? Rien. Sans aménité, le père demande à son fils :

« Qu'as-tu fait durant ton séjour au sanatorium ?

— J'ai écrit, répond Eugene. »

Et il tend les manuscrits de onze pièces en un acte et de deux pièces en trois actes. Le père va s'enfermer dans sa chambre et lit d'un seul trait les manuscrits. Deux heures plus tard, il redescend au salon, le visage hilare : « Excellent, mon garçon ! » Eugene respire, mais son père poursuit avec cet art du coup de théâtre que lui a enseigné la scène : « Malheureusement, ne compte pas sur beaucoup de spectateurs pour les applaudir. Les candidats au suicide sont rares et tes pièces pousseraiient à la pendaison ou à l'asphyxie les plus optimistes. » Les pièces d'Eugene sont-elles si noires ? Leur auteur n'en a pas le sentiment. Il s'est contenté de décrire les hommes rudes qu'il a connus sur les voiliers et dans les bouges, leurs rêves, leurs songes toujours déçus. Quelques années plus tard, le public démentira le jugement un peu hâtif de M. O'Neill père. Eugene est en tout cas convaincu que l'écriture théâtrale constitue sa seule forme possible de survie.

C'est une étrange époque pour lui (ses biographes parleront de la période charnière de 1911-1912). Il hésite encore entre l'errance

de port en port, la dérive dans l'alcool, la fuite éperdue de soi-même et l'intuition d'une issue possible avec l'écriture salvatrice. Certains biographes suggèrent qu'au printemps 1912, il tente pourtant de se suicider. Mais on ne sut jamais déceler la part de comédie et de sincérité dans cet acte autodestructeur.

Pendant les années 1910, « Gene » O'Neill devient un habitué de la scène littéraire new-yorkaise à Greenwich Village. Il se lie avec de nombreux radicaux, le plus notable étant le journaliste John Reed, fondateur du Communist Party aux États-Unis. Dans le même temps, l'écrivain a une relation romantique avec la femme de Reed, l'auteur féministe Louise Bryant. Il parvient péniblement à vivre de sa plume en écrivant pour le *New London Telegraph*.

En 1916, de jeunes audacieux, les *Provincetown Players*, ouvrent un théâtre : The Warf Theater (Le Théâtre du Quai), dans un vieux débarcadère face à la mer, à l'extrémité du cap Cod en Nouvelle-Angleterre. On y joue une pièce en un acte : *En route vers Cardiff*. L'Amérique moderne découvre son premier auteur dramatique : Eugene O'Neill. Longtemps mis à l'index par un puritanisme sectaire, puis étouffé par les nécessités du commerce, le théâtre littéraire a eu beaucoup de peine à s'imposer auprès de l'élite américaine. À celle-ci on a montré des œuvres de Maeterlinck ou de Strindberg. Elle est restée étrangère à ces personnages et à ces problèmes venus d'un autre continent. Or, soudain, O'Neill apporte aux spectateurs ce qu'ils attendaient : des héros qui leur ressemblent, des hommes solidement campés sur leurs jambes au milieu d'un monde bien réel et qui, cependant, souffrent au fond de leur âme d'une peine qu'ils ne parviennent pas à comprendre. Désormais, la réussite d'Eugene O'Neill va être éclatante. En 1920, sa pièce *Derrière l'horizon* obtient le prix Pulitzer, récompense accordée à la meilleure œuvre théâtrale de l'année. En 1922, c'est *Anna Christie* ; en 1928, *L'Étrange Intermède* qui remportent la palme. Sa renommée dépasse bientôt les frontières des États-Unis. *Le Singe velu*, *L'Empereur Jones*, *Le Deuil sied à Electre* sont joués dans le monde entier. En 1936, le prix Nobel couronne la gloire d'Eugene O'Neill.

Cette réussite va-t-elle apporter le calme à ce tourmenté ? Sa première grande histoire d'amour avec Louise Bryant se solde par un échec. En 1917, entre alors en scène une certaine Agnès Boulton, dont la famille d'origine anglaise a émigré aux États-Unis à la fin du siècle. Une dynastie d'artistes : beaucoup de peintres et de

